



**HAL**  
open science

## Delphes au IIe siècle après J.-C. : un lieu de la mémoire grecque

Anne Jacquemin

► **To cite this version:**

Anne Jacquemin. Delphes au IIe siècle après J.-C. : un lieu de la mémoire grecque. 'Ellenismos : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. Actes du colloque de Strasbourg 25-27 octobre 1989. Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques 11, 1991, Leyde, Pays-Bas. pp.217-231. halshs-00003912

**HAL Id: halshs-00003912**

**<https://shs.hal.science/halshs-00003912>**

Submitted on 22 Apr 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Extrait de 'Ellenismos : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. Actes du colloque de Strasbourg 25-27 octobre 1989, TCRPOGA 11, 1991.

## DELPHES AU II<sup>e</sup> SIÈCLE APRÈS J.-C. : UN LIEU DE LA MÉMOIRE GRECQUE

PAR

A. JACQUEMIN  
(Strasbourg)

À l'époque des Antonins, quoique l'oracle d'Apollon n'ait plus l'importance qui fut la sienne quand les Alcméonides ou les rois de Sparte influençaient les réponses de la prophétesse — il est d'ailleurs à noter que les seules pythies dont la tradition littéraire nous ait transmis le nom aient été des «femmes sous influence» —, les concours des Pythia qui appartiennent à la *période* attirent des athlètes de tout le monde grec et sont l'occasion de grands rassemblements au cours desquels intellectuels et artistes donnent conférences et récitals, animant ainsi quelques jours tous les quatre ans une cité qui vit surtout de son passé et de ses monuments. Il existe certes encore des Delphiens, mais la cité recrute des notables voisins à qui elle octroie citoyenneté et honneurs civiques, si l'exemple le plus connu est celui de Plutarque de Chéronée, fait prêtre d'Apollon, qui sut dignement récompenser la cité et le sanctuaire auxquels il consacra plusieurs traités de ses *Œuvres morales*, la documentation épigraphique a fait connaître le cas de Télésagoras d'Abai en Phocide, «jugé digne par Diodôros, fils d'Orestas, de devenir citoyen de Delphes et mari de sa fille [unique] Eutéleia», à qui la cité, comme il a accepté d'épouser la jeune héritière, accorde «non pas le droit de cité ordinaire, mais l'accès aux magistratures et aux prêtrises auxquelles ont accès les familles bien-nées de Delphes» <sup>(1)</sup>. Ces familles de damiurges <sup>(2)</sup>, ces citoyens de première catégorie qui seuls ont accès aux magistratures et qui lors des distributions

(1) J. POUILLoux, *FD*, III, 4, 442, ll. 7-11.

(2) Cl. VATIN, «Damiurges et épидamiurges à Delphes», *BCH*, 85 (1961), pp. 236-255 et «Ordres et classes dans les institutions delphiques», dans *Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique*, Colloques nationaux du CNRS, Caen, 25-26 avril 1969, Paris, 1970, pp. 259-263.

d'argent ou de grains reçoivent une part plus importante que les simples citoyens, sont alliées entre elles et se partagent les prêtrises : les Memmii, les Babbii et les Gellii (la plupart de ces familles ont reçu la citoyenneté romaine) sont *hiéroï paides*, *hosioi*, prêtres d'Apollon et leurs filles, *arkhéides* des Thyiades ou pythies. Les inscriptions gravées sur les bases des statues que la cité, l'Amphictionie leur élèvent ou qu'ils consacrent à des parents montrent l'étroitesse du groupe dirigeant, sa solidarité et son orgueil : si l'on est fier d'être petit-fils de Pythie<sup>(3)</sup>, c'est bien que la prophétesse d'Apollon n'est pas une simple femme de Delphes. Ce passé glorieux, ce lourd passé n'est pas le seul bien des Delphiens, la Grèce entière y a part — et Rome aussi, d'une certaine façon.

### VENIR À DELPHES

Pourquoi vient-on à Delphes quand on n'y consulte point un oracle auquel on n'accorde plus foi, quand on n'y concourt point au stade ou au théâtre, quand on n'y donne point non plus de conférence au gymnase ? Plutarque, dans le *De Pythiae oraculis*, et Pausanias, par la simple existence des chapitres delphiques de sa périégèse, nous apporte une réponse. On y vient faire du «tourisme culturel», voir des œuvres d'art et apprendre l'histoire.

Delphes, en effet, n'est pas un lieu de pèlerinage, comme la Terre Sainte étudiée par M. Halbwachs, non point d'ailleurs qu'il ne s'y soit rien passé, mais parce qu'on n'y vient point «se recueillir et prier sur des emplacements consacrés»<sup>(4)</sup>. La pierre où Létô se tenait quand l'enfant Apollon qu'elle portait dans ses bras tua le serpent Python a beau être signalée par la statue de la déesse<sup>(5)</sup>, aucun culte ne semble être attaché à ce lieu. Il est vrai que coexistent à Delphes deux traditions du combat contre le monstre, celle de l'exploit infantin (la pierre près du platane et la statue), celle de la geste juvénile (l'Aire, lieu de la fête de Septérion<sup>(6)</sup>)

(3) E. BOURGUET, *FD*, III, 1, 553 et P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *BCH*, 49 (1925), pp. 85-86 : M. Junius Mnaséas, secrétaire des Amphictions, «petit-fils de Pythie et descendant de nombreux prêtres», élève à la fin du II<sup>e</sup> siècle ou au début du III<sup>e</sup> siècle la statue de son épouse Pantarété Euphrosynè.

(4) M. HALBWACHS, *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de mémoire collective* (1941), p. 1.

(5) CLÉARQUE DE SOLOI, fr. 46 M, cité par ATHÉNÉE, *Banquet des Sophistes*, XV, 701cd. Voir L. ROBERT, «De Delphes à l'Oxus. Inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane», *CRAI*, 1968, pp. 445-448.

(6) STRABON, IX, 3, 12 (C 422) ; PLUTARQUE, *Quaestiones Graecae*, 12 (293BC)



célébrée tous les huit ans, mais qui entretemps ne portait aucun signe rappelant l'évènement, puisque la cabane de Python est une construction régulièrement incendiée — la mémoire est liée à l'acte qui est revêcu, et non au lieu). Un objet qui aurait pu être à l'origine d'un pèlerinage, la pierre de Kronos (7), enduite d'huile chaque jour et couverte d'un réseau de laine lors des fêtes, n'a pas été un éveilleur de mémoire, non plus que l'omphalos. Comme on le voit, les pierres sacrées ne manquent pas à Delphes — on peut ajouter à la liste le rocher de la Sibylle (8) —, mais elles n'ont pas inspiré de dévotion propre, non d'ailleurs que les mythes qui y soient liés ne parlent pas au cœur des hommes : on pourrait en effet imaginer que la pierre de Kronos ait été au centre de «mystères de Zeus» qui auraient rappelé le salut de l'enfant divin. Il n'y a donc pas à Delphes d'histoire divine enracinée dans des lieux précis qui pourraient être parcourus. Mais si le pèlerinage religieux n'existe pas, il n'y a pas non plus de pèlerinage «historique», parce qu'aucun évènement n'est vraiment attaché au sanctuaire : l'attaque perse (en dépit du trophée érigé dans le sanctuaire de Zeus Polieus) (9), comme l'attaque galate (malgré une tradition souvent plus moderne qu'antique, d'ailleurs, comme l'a montré G. Nachtergael) (10) relève du non-évènement. L'histoire de Delphes est une histoire de *staseis* comme bien des cités en ont connu, une histoire qui a intéressé Aristote (auteur d'une *Constitution des Delphiens*, il fait allusion à une *stasis* où se mêlèrent affrontements politiques et conflits de familles dans la *Politique*) (11), mais une histoire qui reste celle d'une cité d'importance moyenne, même si elle est des cités de Phocide celle qui possède le plus vaste territoire. Alors pourquoi vient-on à Delphes, si l'histoire divine n'y est pas vraiment enracinée et si l'histoire humaine ne peut intéresser que les Delphiens, que signifie donc ce «tourisme culturel» organisé comme tel?

et *De defectu oraculorum*, 15 (418BC) ; voir sur cette fête H. JEANMAIRE, *Couroi et courètes* (1939), pp. 387-411.

(7) PAUSANIAS, X, 24, 6.

(8) PLUTARQUE, *De Pythiae oraculis*, 9 (398C) ; PAUSANIAS, X, 12, 1.

(9) DIODORE, IX, 14, 4.

(10) G. NACHTERGAEL, *Les Galates en Grèce et les Sôtéria de Delphes. Recherches d'histoire et d'épigraphie hellénistiques* (1977).

(11) ARISTOTE, *Politique*, V, 1303b ; fr. 611, 52 ROSE. Voir sur cette même affaire PLUTARQUE, *Praecepta gerendae reipublicae*, 32 (825BC) ; ÉLIEN, *VH*, II, 5 et J.-Cl. CARRIÈRE, «La révolution de Cratès à Delphes et la reconstruction des temples du sanctuaire d'Athéna Pronaia», dans *Hommages à L. Lerat* (1984), pp. 145-179.

Delphes, centre du monde, sanctuaire oraculaire fréquenté par Grecs et barbares, où se déroulent tous les quatre ans des «concours sacrés» qui voient s'affronter, dans des épreuves gymniques, hippiques et musicales, des concurrents venus de tout le monde hellénique, est un lieu idéal de propagande. Si ce rôle a été bien mis en lumière pour les années qui précèdent la troisième Guerre de Macédoine <sup>(12)</sup>, quand chaque parti y affiche ses proclamations, dès l'époque archaïque, les offrandes monumentales faites à Apollon sont un moyen de publier sa fortune : les dédicants remercient certes le dieu, mais ils le font de façon ostentatoire, proclamant ainsi leur propre gloire et la topographie du sanctuaire révèle que bien souvent offrir à Apollon, c'est continuer la guerre par d'autres moyens. Pendant les périodes archaïques et classiques et le début de l'époque hellénistique, ces offrandes écrivent donc une histoire complexe, une histoire en devenir qui se fige quand les forces qui l'ont créée ne jouent plus un rôle moteur. Il n'y a pas seulement stratification de la mémoire avec recouvrement — ce qui fait disparaître aux yeux du visiteur des objets et empêche certains souvenirs d'exister faute de support —, mais étagement, juxtaposition. Il convient cependant de ne pas confondre la Delphes impériale avec celle que voit le touriste du XX<sup>e</sup> siècle, qui, produit de la recherche archéologique, donne à voir des monuments qui n'ont jamais été visibles ensemble <sup>(13)</sup> et qui n'est que sanctuaire.

À l'époque impériale, quand les consécrationes sont moins nombreuses qu'aux époques antérieures, quand les monuments sont le plus souvent honorifiques (statues d'empereurs ou de membres de leur famille, effigies de notabilités locales), les offrandes antérieures fixent autour d'elles des lambeaux d'histoire qui ne demandent qu'une parole, celle d'un périégète, pour retrouver vie. On peut leur appliquer les définitions que P. Nora donne des «lieux de mémoire», ce sont «des restes», «des buttes témoins d'un autre âge» <sup>(14)</sup>. Quoique ces monuments n'aient pas été conçus dans le but d'enraciner la mémoire grecque, ils ont dès l'origine une fonction de mémorial inséparable de leur fonction d'offrande à Apollon, mais ils disent Argos, Athènes ou Lacédémone, ils disent

(12) J. BOUSQUET, «Le roi Persée et les Romains», *BCH*, 105 (1981), pp. 407-416 et J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique* (1988), pp. 170-174.

(13) On pourrait dire de l'Apollonion ce que F. COARELLI écrit du Forum romain (*Il Foro romano* [1983], pp. 7-8).

(14) P. NORA, «Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux», dans *Les lieux de mémoire*, I (1984), p. XXIV.



rarement la Grèce, et quand ils le disent, statue de l'Apollon de Salamine ou trépied de Platées, ils mentent. À l'époque impériale — mais cela a pu commencer antérieurement, quoique nous n'en ayons aucun témoignage — nous voyons une construction organisée de ce passé qui se traduit dans l'espace par un parcours guidé. Plutarque et Pausanias nous parlent des guides dont la fonction est de dire ce que sont les monuments, les circonstances de leur érection.

### LE TRAVAIL DU PÉRIÉGÈTE

Le sanctuaire de Delphes possède des *exégètes* qui enseignent aux fidèles ce qu'ils doivent faire. Il est en effet impossible à un étranger de faire un sacrifice sans l'assistance d'un proxène Delphien <sup>(15)</sup> et ces bons offices ont contribué à faire naître l'image du Delphien le couteau de sacrifice toujours à la main <sup>(16)</sup>. On voit bien comment les gens du sanctuaire (*οἱ κατὰ τὸ ἱερόν*) <sup>(17)</sup> sont passés d'une fonction religieuse à une activité profane, en étant amenés à satisfaire la curiosité mondaine des fidèles. Lorsque Pausanias écrit, à propos des sanctuaires de Kolainis du dème de Myrrhinonte et de celui d'Artémis Amarysia du dème d'Athmonia (I, 31, 5), qu'il a trouvé que les *exégètes* ne savaient rien de ces divinités, il s'agit certainement de «conseillers en rites», comme les gardiennes du temple d'Eileithyie à Athènes (I, 18, 5) qui étaient, elles, mieux informées.

Si Pausanias prend au sérieux sa tâche de périégète <sup>(18)</sup>, il semble assez peu avoir utilisé les services des guides locaux, même s'il mentionne à plusieurs reprises des traditions locales <sup>(19)</sup>. Il est vrai que le sanctuaire

(15) EURIPIDE, *Andromaque*, 1102-1103 ; H. POMTOW, *Syll.*<sup>3</sup>, 584AB. Sur ces textes du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., voir le commentaire de J. POUILLOUX, «Les Décrets delphiques pour Matrophanès de Sardes», *BCH*, 98 (1974), pp. 159-169.

(16) Voir les citations d'Achaïos d'Érétrie et d'Aristophane chez ATHÉNÉE (*Banquet des sophistes*, 173de) et E. L. LEUTSCH, *Corpus paroemiographorum graecorum*, I, p. 393, n<sup>os</sup> 94-95.

(17) PLUTARQUE, *De E Delphico*, 3 (385F).

(18) Voir Chr. HABICHT, *Pausanias und seine 'Beschreibung Griechenlands'* (1985), pp. 40-63.

(19) PAUSANIAS, X, 8, 7 (vol du bouclier d'or consacré par Crésus et identité du héros Phylakos) ; 12, 1 (rocher de la Sibylle) ; 13, 3 (identification de la statue offerte par les Andriens) ; 13, 8 (version locale de la dispute du trépied) ; 14, 7 (*aition* de la statue du loup près de l'autel) ; 15, 2 (nom de Sitalkas donné à l'Apollon élevé par les Amphictions) ; 16, 3 (l'omphalos comme centre du monde) ; 16, 8 (le titre de «plus ancienne offrande du sanctuaire» attribué à la statue d'Apollon consacrée par Ekhékratidas de Larisa) ; 25, 1 (nom de *lesché* donné à l'édifice cnidien).

faisait l'objet d'une importante littérature qu'il devait connaître <sup>(20)</sup> : la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle a ainsi vu naître des ouvrages de propagande au service de la Macédoine qui énumèrent les trésors du sanctuaire devenus la proie de l'avidité des Phocidiens sacrilèges et qui décrivent les châtements pertinents qui les avaient frappés. Le livre de Théopompe, *Le pillage des biens de Delphes*, dont Athénée a conservé quelques fragments, est un bon exemple de cette littérature qui produit encore des ouvrages à la fin du III<sup>e</sup> et au début du II<sup>e</sup> siècle, comme *Le pillage des offrandes de Delphes* du Delphien Anaxandrides. À côté de ces comptes (ou de ces contes) édifiants, le lecteur d'époque hellénistique ou d'époque impériale pouvait consulter *Les Trésors de Delphes* de Polémon d'Ilion, *Les Offrandes de Delphes* d'Alkétas, sans oublier *La Tholos de Delphes* de Théodôros, le *Delphes* d'Apollonios et *Les Delphiques* de Mélisseus et d'Apollas le Pontique, pour citer des ouvrages mentionnés par F. Jacoby dans ses *Fragmente der griechischen Historiker*.

C'est à Plutarque que nous devons de connaître les usages des guides du sanctuaire et le portrait qu'il trace de la «corporation» n'est pas des plus flatteurs. Ils importunent les visiteurs qui souhaiteraient visiter calmement en devisant entre eux, ils débitent un discours appris par cœur sans se soucier d'intéresser leur auditoire et, lorsqu'ils sont contraints au silence, ils profitent de la moindre pause pour reprendre leurs tirades, ils sont incapables de répondre aux questions <sup>(21)</sup> et ils supportent mal l'expression d'opinions hétérodoxes sur les choses de Delphes <sup>(22)</sup>.

Les guides ont créé un circuit, privilégié une entrée, imposé des objets à regarder : on notera que si Plutarque dit du monument élevé par les Lacédémoniens après la victoire d'Aigos-Potamos qu'il appelle de son nom courant (et inexact) de «Les Navarques» que «c'est par [lui] en effet que débute la visite» (*θέα*) <sup>(23)</sup>, ce même monument figure en troisième

(20) Pausanias ne cite nommément aucun ouvrage traitant de Delphes : dans sa description du sanctuaire, il fait référence à trois œuvres, l'*Histoire de la Sicile* d'Antiochos de Syracuse (X, 9, 3, à propos du nom de l'œciste de Lipara), le livre d'Hyperokhos de Cumes (X, 12, 8 – la Sibylle de Cumes) et celui de Kleitodemos sur les coutumes athéniennes (X, 15, 5 – le prodige frappant le palmier de l'Eurymédon).

(21) PLUTARQUE, *De Pythiae Oraculis*, 13 (400D) : la raison de la métanomase du trésor de Kypsélos.

(22) PLUTARQUE, *De E Delphico*, 4 (386B) : «sans que Lamprias, semble-t-il, s'en fût douté, ses paroles soulevaient contre lui les gens du sanctuaire, car ce qu'il avait dit n'était connu de personne parmi les Delphiens ; ceux-ci mettaient en avant l'opinion commune, répandue parmi les guides» (trad. R. FLACELIÈRE, CUF).

(23) PLUTARQUE, *De Pythiae oraculis*, 2 (395B).



position dans la périégèse de Pausanias qui mentionne, avant lui, le taureau de Corcyre et la base des Arcadiens, et la remarque du moraliste montre bien qu'il s'agit là d'une habitude, et non d'un choix de l'auteur lié à l'argumentation de son dialogue, comme cela est ensuite le cas. Quelles que soient les coupures que Plutarque ait faites dans le discours «des gens du sanctuaire», ce que nous en percevons permet de nous faire une idée des critères qui étaient les leurs pour faire un sort à une offrande : la présence d'inscriptions (le guide est un lecteur, non que ceux qui font appel à ses services, ou qui les subissent, soient analphabètes, mais parce que ce sont des gens habitués à ce qu'on leur fasse la lecture), l'existence d'oracles ou de prodiges à citer à propos du monument, et ceci, parce que Delphes est un sanctuaire oraculaire, mais aussi parce que la périégèse exprime une conception moralisante de l'histoire où les méchants sont punis et les bons récompensés, si longs que soient les délais de la vengeance divine <sup>(24)</sup>. Dans la bouche des guides officiels de Delphes, l'histoire devient une suite d'anecdotes édifiantes manifestant la grandeur d'Apollon qui sait tout, qui voit tout et qui attend le coupable en ayant le temps (ou l'éternité) pour lui. L'histoire que présentent donc ces guides est une histoire unanimiste qui gomme les conflits, une histoire acceptable par tous : avec eux, Delphes devient le lieu d'une histoire de la Grèce, autre que celle dont témoignent les monuments.

### UNE HISTOIRE GRECQUE

Si Delphes est d'une certaine façon le lieu d'une absence d'histoire à la différence de Marathon et surtout à la différence de Platées où se rassemblent les Grecs dans des célébrations qui connaissent un renouveau sous Hadrien <sup>(25)</sup>, c'est aussi le lieu de la constitution et de la concrétisation d'une histoire de la Grèce. Delphes apparaît comme le cœur de la Grèce, le cœur géographique, que l'on songe au mythe des aigles (qui peuvent être d'ailleurs des corbeaux) <sup>(26)</sup> et ce n'est peut-être pas un

(24) Le souci moralisateur est aussi un critère de choix, comme le montre le sort fait à la statue de la boulangère de Crésus (PLUTARQUE, *De Pythiae oraculis*, 16 [401EF]) ; H. W. PARKE propose de voir dans cette statue une Artémis que les Grecs n'auraient pas identifiée («Croesus and Delphi», *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 25 [1984], pp. 219-220).

(25) H. ПОМТОВ, *Syll.*<sup>3</sup>, 835A : statue d'Hadrien consacrée par «les Grecs qui se réunissent à Platées».

(26) STRABON, IX, 3, 6 (C 419-420), citant une œuvre perdue de Pindare. Voir le relief inv. 468 du Musée de Sparte, œuvre attique ou d'inspiration attique de la fin du v<sup>e</sup>



hasard si l'*omphalos* qui reproduit la pierre vénérable en un matériau plus noble (marbre) et qui pétrifie l'*agrénon*, ce réseau de laine manifestant le culte qui lui est rendu date de l'époque du renouveau delphique sous les Antonins, mais aussi le cœur symbolique, «le foyer commun de la Grèce»<sup>(27)</sup>, où fut rallumé le feu des autels souillés par l'invasion perse. Comme l'histoire dans ce lieu de rassemblement — et il ne s'agit pas seulement de la panégyrie des Pythia — est une histoire qui met l'accent sur l'unité de l'*hellénikon* face au *barbarikon*, il convient donc d'organiser une visite où le Grec (ou le Romain, mais la visite est essentiellement pédagogie pour le Grec, le Romain n'y peut être reçu que s'il est hellénisé, et donc Grec) venu à Delphes aille de monument en monument rappelant les combats des Grecs (de certains Grecs en fait, si l'on veut faire preuve de malignité) contre des Barbares. On irait ainsi de la base de Marathon à celle des Tarentins du Bas, du trésor des Athéniens aux Apollons des Liparéens, des offrandes des Massaliètes au trépied de Platées, de l'Apollon de Salamine à la base des Tarentins du Haut, des consécration des Deinoméniades à celles des Étoliens. Ce circuit édifiant des objets auxquels s'attache la mémoire des seules victoires qui plaisent aux dieux, comme auraient dit Gorgias et Isocrate<sup>(28)</sup>, s'il n'est cependant pas celui auquel nous invite Pausanias, ni celui que Plutarque fait parcourir à ses amis, est peut-être celui qu'aurait aimé l'auteur du *De malignitate Herodoti* (le Plutarque de *De Pythiae oraculis* regrette la présence des nombreuses «dédicaces honteuses», de «ces monuments dont le dieu est environné de toutes parts, prémices et dîmes qui sont le fruit de meurtres, de guerres et de pillages»<sup>(29)</sup> et on pourrait conclure des exemples d'offrandes honorables qu'il donne<sup>(30)</sup> qu'il condamne toute offrande *ἐκ τῶν πολεμίων*). Ce circuit aurait plu à P. Foucart qui bat Plutarque sur son terrain, lorsqu'il écrit «l'étranger de Plutarque, que l'on promène au milieu des offrandes, était un de ces amateurs blasés sur la beauté des statues et

siècle (F. HAUSER dans *RömMitt.*, 17 [1902], p. 243, fig. 4) et une série de statères d'électrum de Cyzique émise ca. 400 (C. M. KRAAY et M. HIRMER, *Greek Coins* [1966], pl. 119, n° 716).

(27) PLUTARQUE, *Vie d'Aristote*, 20, 4.

(28) VOIR PHILOSTRATE, *Vie des Sophistes*, I, 9, 5 : τὰ μὲν κατὰ τῶν βαρβάρων τρόπαια ὕμνουσ ἀπαιτεῖ, τὰ δὲ κατὰ τῶν Ἑλλήνων θρήνουσ (citation de Gorgias).

(29) PLUTARQUE, *De Pythiae oraculis*, 15 (401C) ; dans le même passage, il s'indigne de voir le temple «rempli des dépouilles et des butins faits sur les Grecs» (trad. R. FLACELIÈRE, CUF).

(30) PLUTARQUE, *op. cit.*, 16 (401E-402A) : la boulangère de Crésus, l'hydrie des Opontiens, les moissons d'or de Myrina et d'Apollonie.

sensible seulement aux curiosités. La couleur du bronze avait pour lui plus d'attrait que les œuvres de Phidias, car il passe sans mot dire devant les statues que les Athéniens avaient consacrées avec le produit de la dîme du butin de Marathon» et lorsqu'il oppose l'offrande de Lysandre où «la gloire de la patrie (...) était sacrifiée à la vanité d'un seul homme», œuvre d'«artistes inconnus» (pour P. Foucart) à celle des Athéniens qui «était vraiment nationale» et qu'avait conçue «le plus grand sculpteur de l'Antiquité», P. Foucart retrouve en parlant de la base de Marathon des thèmes empruntés à Pausanias, mais il les radicalise : le Périégète fait une distinction entre la statue de Ptolémée élevée par reconnaissance et celle des deux Antigonides dont le seul motif était la crainte (X, 10, 2), pour l'archéologue, toutes trois se valent : «Quelle triste opposition entre la victoire qui avait sauvé la liberté de la Grèce et ce témoignage de lâcheté ou de reconnaissance servile» (31). P. Foucart est dans la ligne de ces historiens d'une Grèce imaginaire, née dans les discours d'apparat et attachée par bribes aux monuments du sanctuaire d'Apollon à Delphes qui se prêtait mieux à cette opération que le sanctuaire de Zeus à Olympie, qui n'avait pas attiré autant de dédicaces et surtout où les protagonistes de cette histoire globalisante (Athènes et Sparte) étaient moins présents.

Par le choix des monuments qu'il mentionne, par les renseignements qu'il donne à leur propos, par les remarques qu'il fait, Pausanias apporte sa contribution à cette histoire de la Grèce. Chr. Habicht, dans le chapitre «Pausanias et l'histoire grecque» de sa monographie sur le Périégète (32), rappelle que, si Pausanias historien est l'autre face de Pausanias le guide, il ne faut pas juger l'auteur en tant qu'historien, avec les critères qu'on appliquerait à un historien, puisqu'il n'a pas l'ambition de l'être. Il n'a pas voulu écrire des *Helléniques*, son histoire est éclatée, réfléchie en de multiples miroirs ; son intérêt n'est pas identique selon les périodes (et il peut y avoir là un souci louable de ne pas redire ce qui a été bien dit par d'autres et qui peut être aisément lu, souci qui explique également le fait qu'il retienne souvent la version la moins connue, la plus insolite d'un fait), mais on peut observer des constantes : l'amour de la terre grecque et l'amour de la liberté avec son corollaire, la haine de tous ceux qui ont porté atteinte à la liberté de la Grèce, quelles que soient les illusions qui s'attachent à ces notions de Grèce et de liberté. C'est pourquoi nous le

(31) P. FOU CART, *Les ruines de Delphes* (1865), pp. 28-29.

(32) Chr. HABICHT, *Pausanias und seine 'Beschreibung Griechenlands'* (1985), pp. 93-116.



voyons proclamer nettement le caractère grec des gens d'Occident<sup>(33)</sup> qui ont défendu l'*hellénikon* face aux Carthaginois, aux Étrusques ou aux divers peuples italiques. L'intérêt particulier porté aux Étoliens et aux monuments célébrant leur victoire sur les Galates lors de la glorieuse défense du sanctuaire de Delphes procède de la même démarche : montrer que les Étoliens, ces *mixobarbaroi* de la tradition classique sont de vrais Grecs, dignes de ceux qui ont combattu à Marathon ou aux Thermopyles<sup>(34)</sup>.

Opposition grec/barbare certes, mais opposition également entre deux types de barbares, entre le pieux barbare qui fait des offrandes à Apollon et qui en devient presque grec<sup>(35)</sup> et les sacrilèges qui pillent les sanctuaires grecs. Pausanias ne dit rien des pieux barbares qui célèbrent leurs victoires sur les Grecs en offrant la dîme du butin à l'Apollon de Delphes : Alyatte qui comble de biens l'oracle à qui il doit la guérison du mal qui lui est venu pour avoir brûlé, sans le vouloir, le temple d'Athéna Assésiè lors d'une guerre contre des Grecs<sup>(36)</sup>, les Étrusques d'Agylia qui ont lapidé les prisonniers phocéens et construit un trésor<sup>(37)</sup>, sans oublier les Tyrrhéniens qui ont offert le cippe dit «des Tyrrhéniens» que G. Colonna<sup>(38)</sup> met en rapport avec une victoire sur les Liparéens : belle indifférence d'Apollon qui reçoit avec la même grâce le butin des Grecs sur les Étrusques et celui des Étrusques sur les Grecs, comme il a accueilli la même année et pour la même rencontre la dîme des Mantinéens et celle des Tégéates<sup>(39)</sup> ! Si les barbares peuvent être pieux, les Grecs peuvent être sacrilèges : Pausanias, à la différence de Plutarque qui semble prêt à

(33) Massaliètes, Liparéens, Tarentins, sans oublier le pythionique Phaÿllos de Crotona, seul des Italiotes et des Siciliotes à avoir combattu à Salamine.

(34) Les Galatika de Pausanias calquent d'ailleurs les Médika d'Hérodote, comme l'ont montré les analyses précises de G. NACHTERGAEL (*Les Galètes en Grèce et les Sôtéria* [1977], pp. 137-149).

(35) Alyatte, Crésus, mais aussi Datis dont Pausanias rappelle la conduite à Délos. Il est curieux de noter que les deux exemples de refus de commettre un sacrilège en temps de guerre qu'il mentionne à propos de la punition des sacrilèges dans la Nékyia de Polygnotos de Thasos (X, 28, 6) soient le fait, l'un des Athéniens à Syracuse, l'autre d'un Perse lors de la Première Guerre Médique (un mauvais esprit ajouterait que la piété n'est pas toujours récompensée).

(36) HÉRODOTE, I, 19.

(37) HÉRODOTE, I, 167 ; STRABON, V, 220. Voir M. GRAS, *Trafics tyrrhéniens archaïques*, 1985, pp. 425-472.

(38) G. COLONNA, «Apollon, les Étrusques et Lipara», *MEFRA*, 96 (1984), pp. 557-578.

(39) THUCYDIDE, IV, 131, 6.

accueillir tous les ragots édifiants sur les criminels de la Guerre de Phocide (<sup>40</sup>), est souvent prudent lorsqu'il rapporte de tels faits, il cite ses sources et ne semble pas tout accepter : ainsi, à propos de la statue du loup près de l'autel (X, 14, 7) ou lorsqu'il écrit du bouclier d'or consacré par Crésus dans le sanctuaire d'Athéna Pronaia : *ἐλέγετο ὑπὸ τῶν Δελφῶν ὡς Φιλόμηλος ἐσύλησε* (X, 8, 7), même s'il souligne ailleurs la responsabilité des chefs phocidiens et du peuple dans les excès de cette guerre (X, 2).

Plus qu'une histoire des Grecs vus comme des hommes pieux, l'histoire que Pausanias donne à lire, par le choix des monuments et par ses remarques, est une histoire des bienfaiteurs de la Grèce. Le chapitre 52 du livre VIII est à ce titre un chapitre programme : selon Pausanias, les grands hommes auxquels la patrie grecque doit être reconnaissante sont onze du début du v<sup>e</sup> au début du ii<sup>e</sup> siècle, de Miltiade à Philopoemen. Pausanias emploie pour parler des grands hommes les catégories de l'histoire des techniques ou de l'histoire de l'art : Miltiade est l'*εὐεργέτης πρῶτος κοινῇ τῆς Ἑλλάδος* comme on qualifie Dédale de *πρῶτος εὐρέτης* et l'expression qui suit la mention de Philopoemen, *ἐς ἀνδρῶν ἀγαθῶν φορὰν ἔληξεν ἡ Ἑλλάς*, semble un écho du *deinde cessavit ars*, avec, notons-le, un décalage de cent ans, cent ans pendant lesquels la Grèce produisit des hommes de cœur alors qu'il n'y avait plus d'artistes de talent pour immortaliser leurs traits. Avant Miltiade, l'Athénien Codros, le Spartiate Polydoros et le Messénien Aristodèmos furent des hommes de bien, mais il ne songèrent qu'à leur cité. Nous voyons que l'entreprise de propagande athénienne a réussi, puisque Marathon est devenue incontestablement une victoire qui a assuré le salut de la Grèce (on n'a pas demandé l'avis des Pariens sur Miltiade, ni celui des Grecs de Chersonnèse!). Le choix des bienfaiteurs est révélateur de l'image que Pausanias se fait de l'histoire idéale de la Grèce : six appartiennent à la période des Guerres Médiques (Miltiade, Léonidas, Thémistocle, Xanthippe, Léotychidès et Cimon) (<sup>41</sup>), deux à la première moitié du iv<sup>e</sup> siècle (Conon et Épaminondas), un à la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle (Léosthénès) et deux au iii<sup>e</sup> siècle (Aratos et Philopoemen). L'intérêt tout particulier de Pausanias pour les monuments des Guerres Médiques

(40) Voir les anecdotes sur la danseuse Pharsalia, lynchée à Métaponte (*De Pythiae oraculis*, 8 [397F]) et sur les mercenaires de Timoléon (*De Sera Numinis Vindicta*, 7 [552F]).

(41) Notons l'exclusion de Pausanias, le régent de Sparte, pour ses forfaits et celle d'Aristide (le Juste!) pour le tribut des alliés.



s'explique : ces offrandes rappellent des moments unitaires de l'histoire grecque, ils évoquent des hommes qui se sont dévoués à la Grèce entière, même si, nous le savons bien, et Pausanias le savait, la cause de la résistance à la Perse ne fut pas celle de tous les Grecs et si le médisme fut une chose bien partagée. Se comprend alors son attention toute particulière aux monuments liés à Épaminondas et à sa réorganisation du Péloponnèse et on s'interroge : quand il pouvait d'un seul regard évoquer Miltiade et Philopoemen <sup>(42)</sup>, pourquoi a-t-il manqué ce rendez-vous qui résumait pour lui l'histoire de la Grèce des grands hommes ? On peut en revanche juxtaposer le texte où Pausanias écrit que « ceux qui prirent part à la guerre du Péloponnèse contre Athènes, et tout particulièrement ceux qui s'y illustrèrent, pourraient être justement qualifiés de meurtriers, presque de naufrageurs (*καταποντιστάς*) de la Grèce » <sup>(43)</sup> et la plaisanterie que cite Plutarque à propos de Lysandre et de son État-Major, des hommes qui se sont particulièrement illustrés dans cette guerre : « Comme, à la couleur de leur peau, ils ont l'air vraiment de se dresser du fond de la mer » <sup>(44)</sup>, ce ne seraient plus alors des pirates, mais les frères de la redoutable Gorgone des légendes néohelléniques !

La visite de Delphes permet ainsi d'éduquer la jeunesse en montrant à deux pas l'un de l'autre un bienfaiteur de la Grèce (Miltiade) et un fléau de la Grèce (Lysandre) : quoique Pausanias le pense sans doute, si l'on songe à cette page des *Arkadika*, il ne le dit pas dans ses *Phokika*. Le sanctuaire d'Apollon se constitue ainsi, à l'époque impériale, en musée des gloires de la Grèce, exposant des cénotaphes d'histoire, puisque les événements auxquels font écho les monuments se sont déroulés ailleurs. Involontairement, d'une certaine façon contre la volonté de ceux qui ont édifié ces monuments, s'est organisé quelque chose qui pour l'histoire grecque tient du Musée des Monuments français de Chaillot ou du Musée des Gloires de l'Histoire de France créé par Louis-Philippe à Versailles <sup>(45)</sup> : tout, ou presque, dans un espace limité, pour la plus grande instruction du visiteur.

(42) L'emplacement exact de la base équestre du héros mégalopolitain n'est pas connu, mais le bloc portant la dédicace a été trouvé dans le secteur où s'élevait le monument athénien.

(43) PAUSANIAS, VIII, 52, 3.

(44) PLUTARQUE, *De Pythiae oraculis*, 2 (395B).

(45) Sur ces institutions, voir D. POULOT, « Alexandre Lenoir et les musées des Monuments français », dans *Les lieux de mémoire*, II.2 (1987), pp. 497-531 et Th. W. GAEHTGENS, « Le Musée historique de Versailles », *ibid.*, II.3 (1987), pp. 143-168.

On aurait pu penser que cet effort pédagogique se serait traduit dans le monnayage de la cité par des types évoquant les monuments qui faisaient la gloire du sanctuaire : or ce monnayage <sup>(46)</sup> n'est pas d'une grande variété et ne peut se comparer à celui des cités d'Asie Mineure, plus riches, il est vrai. Si les émissions du règne d'Auguste à celui d'Hadrien sont peu nombreuses et semblent liées aux concours, elles se multiplient sous Hadrien et son successeur, confirmant ce que laissent entendre Plutarque et Pausanias sur la fortune de la cité. On y trouve des types apolliniens : le dieu citharède, le trépied, le temple avec (ou sans) le fameux E, des types agônistiques : couronne, table avec prix, sans oublier une série avec Antinoos <sup>(47)</sup>, émise sous l'autorité du prêtre d'Apollon Aristotimos qui vient en ambassade à Rome en 125 et éleva une statue de l'empereur Hadrien. Aucune utilisation donc des monuments du sanctuaire autres que le temple et ... la statue d'Antinoos pour laquelle s'est mobilisé tout récemment le conseil municipal de Delphes.

#### DELPHES : UN MUSÉE OU UN LIEU DE RENCONTRE ?

L'histoire à Delphes s'est pétrifiée en mémoire. Grecs et Romains hellénophones viennent y revivre de façon commode (l'histoire d'Athènes, de Sparte, de Thèbes, d'Argos... en un seul lieu) un passé brillant. L'Amphictionie, réorganisée par Auguste qui a accordé une place sans exemple à sa fondation de Nikopolis <sup>(48)</sup>, puis par Néron, continue d'organiser les concours et d'administrer les biens du dieu. Il y a bien longtemps qu'elle a cessé de jouer un rôle politique et les efforts des Delphiens envoyant au début du II<sup>e</sup> siècle des ambassades au Sénat pour convaincre les Romains de réorganiser l'Amphictionie à leur profit ont quelque chose de dérisoire <sup>(49)</sup>.

Lorsqu'Hadrien veut donner à l'Amphictionie sa place dans la Grèce qu'il remodèle, Delphes, comme le Panhellénion d'Athènes, est cœur de

(46) I. N. SVORONOS, «Νομισματική τῶν Δελφῶν», *BCH*, 20 (1896), pp. 30-54 (pour les monnaies d'époque impériale).

(47) G. BLUM, «L'Antinoos de Delphes», *BCH*, 37 (1913), pp. 323-339.

(48) Jusqu'alors les aménagements (voix phocidiennes données à Philippe de Macédoine, voix annexées par les Étoliens) s'étaient faits en respectant le cadre formel de l'Amphictionie : douze peuples et vingt-quatre hiéromnémones. Voir G. DAUX, «Les Empereurs romains et l'Amphictionie pyléo-delphique», *CRAI*, 1975, pp. 348-362.

(49) Voir Chr. HABICHT, «The Role of Athens in the Reorganization of the Delphic Amphictiony after 189 B.C.», *Hesperia*, 56 (1987), pp. 59-71.



l'Hellade dans un projet qui suppose une ouverture de l'Amphictionie à tous les Grecs, et non plus aux seuls voisins. Une correspondance assez abondante entre Hadrien et Delphes a été échangée à ce sujet avant d'être gravée sur les orthostates du temple<sup>(50)</sup>. Les Delphiens avaient profité de l'envoi des vœux d'heureux avènement pour demander la confirmation de leur liberté, de leur indépendance et de leurs privilèges, ce que l'empereur leur accorda, comme Trajan l'avait fait vingt ans auparavant<sup>(51)</sup>. En 125, comme les Delphiens s'étaient plaints de ce qu'ils n'avaient que deux voix, alors que les Thessaliens en avaient douze à la suite d'une décision de Néron qui était manifestement revenue à l'ancien ordre des choses (les Thessaliens ajoutaient à leur voix propres celles des peuples périèques), Hadrien mentionna dans sa lettre l'avis que la commission d'enquête avait présenté au Sénat, à savoir «distribuer aux Athéniens, aux Lacédémoniens et aux autres cités les voix que les Thessaliens [avaient] en plus afin que le conseil (*συνέδριον*) [fût] commun à tous les Grecs»<sup>(52)</sup>. L'Amphictionie telle que l'imaginait la commission était peut-être conforme aux vœux de l'empereur et de certains penseurs de son temps, elle n'était pas fidèle à ce qu'était l'Amphictionie delphique à sa création. L'effort archéologique est ici trahison, le projet ne semble pas d'ailleurs avoir été entièrement appliqué, puisque la composition du conseil amphictionique donné par Pausanias<sup>(53)</sup> est un peu différent : sur les trente membres, on compte six Nikopolitains, six Macédoniens, six Thessaliens, deux Béotiens, deux Phocidiens, deux Delphiens, un Dorien de la métropole, deux Locriens, un Eubéen, un Dorien du Péloponnèse<sup>(54)</sup> (la voix est restreinte aux cités de Sicyone, de Corinthe et de Mégare) et un Athénien, Sparte est absente ; l'Amphictionie s'étend au Nord, mais point au Sud. Hadrien a comblé l'Amphictionie de moyens, principalement le sanctuaire des Thermopyles<sup>(55)</sup> qui en avait bien besoin. Cette énergie dépensée par les Delphiens pour contrôler l'Amphictionie, pour priver les Thessaliens de leur prérogative ancestrale le fut en pure perte, puisque l'Amphictionie ne joua jamais le rôle de conseil commun des Grecs — et d'ailleurs à quelle fin l'aurait-elle joué ? Après le règne d'Hadrien, les inscriptions mentionnant

(50) A. PLASSART, *FD*, III, 4, 300-310.

(51) *FD*, III, 4, 301.

(52) *FD*, III, 4, 302.

(53) PAUSANIAS, X, 8, 1-5. Voir l'article de G. DAUX cité n. 48.

(54) La voix est restreinte aux cités de Sicyone, de Corinthe et de Mégare.

(55) PLUTARQUE, *De Pythiae oraculis*, 29 (409AB). Voir G. DAUX, «Plutarque, *Moralia* 409AB et le prétendu faubourg delphique de 'Pylaia'», *RA*, 1938, I, pp. 3-18.

la communauté des Amphictions se font plus rares pour disparaître au cours du III<sup>e</sup> siècle<sup>(56)</sup>. E. Bourguet, dans la conclusion de sa thèse latine<sup>(57)</sup>, juge avec lucidité cet effort pour redonner vie à un sanctuaire et à l'institution qui en avait la charge : «Joci autem et voces ex thesauro antiquitatis depromptae imaginem quamdam vivam efficere non poterant ; itaque porticus illae atque illa aedifica quibus Pylaea splendebat (citation de Plutarque!) non multo magis valebant quam restitutiones ab architectis et ἀρχαιολόγοις in charta delineatae. Nihil enim obstare poterat quin illaberetur templum umbraque vespertina Apollinis sedem obscuraret».

Delphes ne pouvait plus désormais être que le lieu d'une mémoire, l'endroit où une histoire imaginaire, celle des moralistes qui avaient imposé leur vision unanimiste de l'histoire grecque s'incarnait dans des monuments qui avaient été conçus pour témoigner d'une autre histoire, et ce, un bref moment, puisque ce «tourisme culturel» ne devait guère durer. Et pourtant ce travail de recomposition de l'espace, d'organisation, de signification n'a pas été vain : Plutarque et Pausanias ont inspiré des générations de «Delphiens» et lorsqu'on entend les guides d'aujourd'hui présenter le sanctuaire et l'Amphictionie aux visiteurs, on se dit que les bonnes traditions ne se perdent pas. L'histoire y est toujours édifiante, les grands hommes célébrés tous dans une union de tous les Grecs. Mais à quoi sert donc l'archéologie ? cette archéologie qui, d'après le poète W. H. Auden, nous apprend que nos livres scolaires mentent, qu'il n'y a pas à se vanter de ce qu'ils appellent Histoire, puisqu'elle est faite de ce qu'il y a de criminel en nous<sup>(58)</sup> !

(56) Les deux dernières statues connues élevées par l'Amphictionie sont celle du sophiste Philiskos, mentionné par PHILOSTRATE dans ses *Vies des Sophistes* (R. FLACELIÈRE, *FD*, III, 4, 273 + W. PEEK dans *Wiss. Zeitschrift der Univ. Halle-Wittenberg*, IX [1960], p. 197) et celle de l'empereur Gordien III qui règne de 238 à 244 (*FD*, III, 4, 274).

(57) E. BOURGUET, *De rebus Delphicis aetatis imperialis* (1905), p. 98.

(58) W. H. AUDEN, «Archaeology», dans *Selected Poems* (1979), pp. 302-304 — tout spécialement la *coda* de ce poème écrit en août 1973.